

Alain Béhar « Les Vagabondes c'est une ode à la vie »

Par Claire Eckersley

Excentrique, drôle, loufoque, jubilatoire, Les Vagabondes, éloge de la potentialité et des jardins quantiques met en scène Alain Béhar et des végétations mouvantes du 15 au 17 janvier 2018 au [Théâtre Garonne](#).



C'est un vieux clown fou qui se perd dans son propre flot de paroles au milieu d'un jardin mi-végétal mi-digital en constante mutation. Une histoire « un peu dingue » selon Alain Béhar, auteur-acteur-metteur en scène de la pièce, sur une quête vaine et permanente de l'art. Interview.

D'où vous est venue l'idée d'une telle scénographie végétale ?

C'est grâce à l'ouvrage du paysagiste Gilles Clément «Éloge des Vagabondes » que l'idée m'est venue de plantes et de fleurs qui circuleraient au gré des vents. C'est une métaphore de la liberté. La liberté de toujours avoir des projets et de ne jamais les réaliser. Dans la pièce, le personnage Roland fait un récit de sa quête artistique, de ses projets qu'il ne réalisera jamais. Ce sont des possibilités toujours laissées ouvertes.

Justement, ces plantes qui, au fil du monologue s'enlacent, métaphorisent aussi l'état de paralysie d'un personnage impuissant, incapable de faire des choix ?

Non. Je ne parlerais pas d'impuissance mais plutôt d'une joie de la procrastination. On peut avoir l'impression d'un personnage tragique mais c'est un clown. Roland ne se plaint pas de son incapacité à agir. Dans le titre de la pièce, l'«éloge de la potentialité » signifie justement cette potentielle puissance du personnage car toutes les possibilités s'offrent à lui.

La scénographie végétale a-t-elle préexisté au texte de la pièce ou bien l'idée d'un jardin vivant vous est venue après coup ?

Elle s'est imposée à moi pendant le travail. Lorsque j'ai écrit le texte, il y avait des noms de plantes. L'envie m'est alors venue d'une invasion. Comme je n'aime pas être seul sur scène, un second personnage incarné par Montaine Chevalier, développe le jardin. Ainsi deux spectacles se juxtaposent. Une scénographie théâtralisée et plusieurs récits racontés par Roland.

Avez-vous rencontré des difficultés pour cette mise en scène ? Une représentation en extérieur serait-elle envisageable ?

Je n'ai pas rencontré plus de difficultés qu'avec d'autres représentations. Les plantes sont livrées par la mairie en camion et nous complétons en allant chercher des branchages. Bien sûr il ne faut pas être à court de végétation. Il y en a un peu moins en janvier. J'aimerais bien le faire en extérieur oui même si le ressenti pour le spectateur serait différent. Au lieu d'une odeur ciblée des plantes sur la scène nous aurions une odeur naturelle d'extérieur. Cela raconterait autre chose. Je suis impatient de voir ce que cela va donner en hiver. D'ailleurs, pour la prochaine représentation des Vagabondes à Montpellier, la pièce se déroulera pour la première fois dans une serre.

Dans son monologue, Roland s'exprime rapidement en passant brusquement d'un sujet à l'autre. Y a-t-il une volonté de perdre le spectateur ?

Non, du moins pas intentionnellement. Mais il n'est pas possible de ne pas s'y perdre. Le spectateur doit se détacher d'une volonté de suivre le discours phrase par phrase. Je dirais qu'il y a plutôt une volonté de saouler joyeusement le spectateur. Ce spectacle est léger. C'est une ode à la vie que l'on pourrait apparenter à une enfance de l'art et de la vitalité.

Que se passe-t-il à la fin ?

La pièce s'achève en 2043 avec l'idée que Google aurait tué la mort. C'est une pièce un peu dingue et une critique indirecte du marché de la vie et de l'art. On pourrait y lire une forme de colère mais elle n'est pas centrale. A chacun de faire son propre ressenti.

En quoi cette pièce est-elle différente de vos précédentes ?

Le fait que je n'aie plus joué depuis longtemps. Certains de mes amis m'ont incité à le faire. Et comme je connais le rythme de l'écriture et que j'avais plaisir à jouer cette expérience singulière j'ai sauté le pas.

Claire Eckersley

Les derniers vagabondages d'Alain Béhar

Côté jardin, il y a un jardin qui avance. Côté cour, il y a Alain Béhar qui court après les mots. Le titre du spectacle est imprévisible comme l'est toujours cet auteur-acteur-metteur en scène : « Les Vagabondes, éloge de la potentialité et des jardins quantiques ». Un spectacle qui jardine.



scène du spectacle "Les vagabondes" © dr

Dans la bouche d'Alain Béhar, les mots sont toujours en retard d'un train à prendre. Alors ils courent comme des fous pour ne pas voir les portes (entre autres, celles des théâtres) se fermer devant eux. Ils ne se sont pas levés de bonheur, ils aiment baguenauder dans les interstices. Ne trouvant jamais la deuxième chaussette, ils vont dépareillés, ils regardent les feuilles des arbres au lieu de regarder leur montre. Bref, ils n'ont jamais le temps de faire leur valise comme il faudrait, alors ils jettent dedans tous leurs vêtements en vrac. De fait, ils ressemblent à leur auteur qui s'avance en scène sans souci de se costumer ou de faire l'acteur ou même de faire l'auteur en vogue portant à son cou une écharpe de vécu. Il annonce tout de suite la couleur : « de là où j'en suis je vous adresse 70000 signes (pour 1h15/20 à voix haute) espaces compris ».

Une urgence pragmatique

Cette fois, Béhar nous parle de Roland. Comme Roncevaux, comme Dubillard, comme Barthes. Roland est mort, il a laissé à son pote de coloc une caisse de carnets et vieilles cassettes en héritage. C'est lourd, les héritages, on n'en voit jamais le bout. La veille de sa mort lors d'un dîner avec son

vieux pote, Roland toussait en mangeant des crevettes piquantes. A-t-il eu alors le pressentiment de sa disparition ? Deviné un signe qui ne trompe pas ou alors énormément ? Toujours est-il qu'il a écrit sur la nappe du restaurant comme une pensée testamentaire : « Il semble que dans l'urgence pragmatique on bouche la moindre brèche un peu inquiète et désirable d'un bazar légal ou d'une fatalité chiffrée. » Et Béhar d'enchaîner : « c'est en quelque sorte sa dernière phrase, enfin la mienne, je ne suis pas sûr que ça veuille dire quelque chose. » Nous non plus, cependant c'est bidonnant.

Béhar mélange tout ; la vie, la mort, les tourteaux et les tourterelles, il n'a pas besoin d'aller sur Meetic pour organiser la rencontre entre la logique et le loufoque. Il vagabonde. Ça tombe bien, car Roland lui a soufflé le titre de son spectacle : *Les Vagabondes, éloge de la potentialité et des jardins quantiques*. Une « histoire de porosité et de frontières qui se déplacent pour en faire d'autres enfin je crois ». Dit autrement, c'est la rencontre entre le « faire » et « l'imaginer faire », un spectacle donc en train de se faire étant entendu que « le déjà fait et ce qui reste à faire s'entendent avec ce qui aurait pu se faire, avec ce qu'on peut en faire et ce qui ne se fera pas... ». C'est comme ça et aussi autrement.

Ça va vite en bouche avec secousses de mains en options, ça déboule en mode avalanche, ça bifurque dans les jardins qui avancent comme la forêt devant Macbeth. On y croise une contorsionniste islandaise éméchée à laquelle Roland chantait un amour de gondole, on fait un tour au « festival des vieilles promesses », un détour par *La Classe morte* de Kantor, on passe de la société du spectacle à « la société de projets », on y apprend qu'un certain Google a tué la mort avant d'envoyer un rectificatif depuis la Fonderie du Mans : « le report de la fin de la mort est prévu pour 2035 au mieux ». On croise un dangereux « cadre quinquagénaire post-déconstructiviste de chez Samsung », une prénommée Caroline, amie de Roland, faisant la retape adossée entre un « château de la ZAC Versailles-Nord » et « un campement de SDF suréquipé électroniquement » avant que le grand acteur japonais Tamasburo ne tombe amoureux d'elle. On barbote dans l'inconcevable échevelé.

L'homme aux 24 enveloppes

Roland, homme soucieux de vivre un peu après sa mort, a laissé à son ami 24 enveloppes à ouvrir chaque année le premier jeudi de mars. Des notes pas toujours lisibles, des injonctions à la con, des pensées en forme de potiron. On en a pour son argent, son grade et son jardin jusqu'en 2043, à cause d'une chanson de Bashung si vous voulez tout savoir.

Et les Vagabondes ? « Ce sont des plantes ou fleurs robustes, peu ou mal identifiées dans un milieu donné ou bien qui mutent pour continuer à aller où elles veulent », nous dit l'auteur ou bien c'est Gilles Clément ou Wikipédia, je ne sais plus. Toujours est-il que le spectacle le prouve. Car, à côté du brillant et mitraillant babil de l'auteur-acteur, Montaine Chevalier (par ailleurs danseuse et chorégraphe) échafaude vertement une jungle de terre odorante, de fleurs (artificielles ou pas), d'arbustes et de branches, et elle le fait, comme il se doit, de Jardin à Cour. Les deux zigotos se côtoient sans jamais se toucher. Vont-ils se rencontrer ? Et Roland dans tout ça ? Il songe à « La mort j'adore », c'est un titre. « C'est juste un projet, tu vois... »

4 oct. 2017 [jean-pierre thibaudat](#)

[Balagan, le blog de Jean-Pierre Thibaudat, Médiapart](#)

BIG BANG

Les Vagabondes

Éloge de la potentialité et des jardins quantiques

Alain Béhar

Il est question de “natures mélangées” dans un jardin moitié végétal moitié digital. Chlorophylle et pixels, pour dire vite. Jardin où l’on vit le plus naturellement du monde entre “faire” et “imaginer faire”, où le déjà fait et ce qui reste à faire s’entend avec ce qui aurait pu se faire et ce qui ne se fera pas. Il est question d’une “société de projets” et de gens qui cherchent l’art sans jamais le trouver, de plantes vagabondes et de la fin de la mort vers 2043...

« ... Au fond et dans une certaine mesure ça raconte quoi *Les Vagabondes* ? L’histoire d’un homme/écrivain qui aurait reçu par la poste un colis adressé par un ami mort, un certain Roland. A l’intérieur du carton un disque dur, des notes diverses et une lettre l’ enjoignant à écrire, à partir de ces notes, le texte de son choix. Les notes parlent de projets à réaliser mais toujours reportés et de cette joie qu’il y aurait finalement à jouer à ça : à reporter les choses. L’homme/écrivain écrit alors un texte qui dit le monde de Roland, celui de l’art, du théâtre plus précisément. Il dit le plaisir et le besoin de chercher sans cesse. Il dit les rêves, les promesses, les mensonges, les écueils, les inquiétudes. Il dit la marge nécessaire pour que quelque chose d’inconnu ait un lieu et du temps pour paraître. Il dit aussi les amis, les amours, les bonheurs, les détresses, la vie quoi. L’homme/écrivain confie ainsi à l’écriture le soin d’inventer un récit/monde qui le contienne. Et l’écriture y va, foisonnante, débridée, baroque à souhait, sorte de bazar incroyable qui brouille les pistes, le temps, les actions, les repères. Le texte se tisse serré et dru comme un jardin anglais, porté par un clown joyeux et inquietant. Au bout le monde/récit cesse. L’ écrivain a fini son travail. L’homme reste. Près de lui dort la mort, infatigable et discrète jardinière... »

Suzanne Joubert (*La gazette du Bouthan*)

Avec Alain Béhar et Montaine Chevalier. Lumières, Claire Eloy. Images et régies, Stéphane Couzot, Jesshuan Diné. Et les regards vagabonds d’Antoine Wellens, Marie Vayssière, Daniel Romero, Cécile Marc, Alain Fourneau, Mireille Guerre, François Tizon, Renaud Bertin, Suzanne Joubert... Production Compagnie Quasi, coproductions hTh, Centre Dramatique National de Montpellier, CDPB, Théâtre du Bois de l’Aune et 3bisF à Aix en Provence. Avec le soutien de Mèq Laboratoire de création numérique d’hTh, du théâtre Garonne à Toulouse, de la compagnie La Liseuse, de Josette Pisani, Marseille Objectif Danse et de la Friche de la Belle de Mai à Marseille ... La compagnie Quasi est conventionnée par la DRAC et la région Languedoc-Roussillon, Midi Pyrénées.

Vent d'art

7 mars 2017

[Un jardin extraordinaire tourné vers l'avenir.](#)



C'est un jardin extraordinaire! Alain Béhar dans sa forme humaine nous offre un plateau en friche. Sur la gauche, un amas de végétaux divers posé, là. Lui, face à nous, s'adresse au public avec une désinvolture sympathique d'emblée. Nous sommes ses complices, témoins de sa Co construction avec Montaine Chevalier, elfe silencieux qui se fond dans le décor tout en étant actrice jardinière. Pendant qu'Alain nous déroule le flot de sa pensée dans un processus temps, nous suivons son travail d'organisation végétale scrupuleuse. Elle pose, dépose, jauge, chaque branchage, chaque bouquet, chaque petit pot, entre chaises et rouleaux qui se transforment en vases, en tuteurs. Tout se tient.

Nous écoutons cette histoire de science fiction qui s'étale sur des décennies jusqu'en 2041. De simples enveloppes contiennent tous ces secrets et s'égrainent au fil du temps, au rythme des saisons, de l'actualité nationale ou des territoires de proximité. Les références nous font sourire, réagir, rechercher dans nos mémoires ou notre logique, jusqu'à lâcher prise et se laisser prendre entre les filets de ses idées farfelues, mais réjouissantes et visionnaires. Nous allons cheminer de nos jours à travers l'humain complexe, jusqu'aux années dirigées par les robots.

Le foisonnement de ces pensées se relie avec la luxuriance du paysage construit savamment par son acolyte. Elle est d'un sérieux imperturbable, concentrée dans sa création. Elle écoute, imagine, et suit le fil des idées évoquées à l'oral. Son silence se percera dans un léger son, un pleur qui montera en sanglots. La perte d'un monde? La construction face à la déconstruction?

Ses yeux baissés ne nous laissent rien entrevoir pourtant de ses émotions. Elle est en marche dans son jardin extraordinaire, et le bleu lumineux de ses yeux ne s'éclairera que lors des applaudissements.

Le paysage se dessine, et nous réveillons nos sens à travers les odeurs des végétaux, effluves bienveillantes. La vidéo se dévoile donnant de la perspective profonde au décor, tout en douceur et en subtilité. Nous en arrivons à oublier les mots du texte qui nous bercent dans nos pensées ouvertes comme la dilatation de nos pupilles. Nous sommes dans un rêve éveillé de Lewis Carroll. Alain et Montaine nous rendent chaque minute, chaque heure, chaque jour, chaque année, plus clairvoyants. Tout se construit à notre insu pour notre plus grand plaisir. Le temps passe, sans que nous sentions la pesanteur. Tout devient léger et nous révèle l'évidence. De la friche, né un monde à construire, à travailler, à créer, à cultiver.

Ce soir, nous sommes sur le chemin des vagabonds de notre avenir. " Les vagabondes" d'Alain Béhar à Humain trop Humain Trop Humain CDN de Montpellier du 1er au 3 mars 2017

Sylvie Lefrere le 7 mars 2017